

CORPUS DE TEXTES PRÉTEST

Un meurtre, en quelque sorte...

Hugh Pentecost

On peut bien dire que ceci est l'histoire d'un meurtre, en quelque sorte, bien que personne n'ait été tué. Je ne sais ce qu'il est advenu de M. Silas Warren, mais j'ai vécu, pendant des années, en souffrant à l'idée qu'à cause de moi errait de par le monde un mort vivant.

J'avais quinze ans lors des quelques jours où j'ai connu M. Silas Warren. C'était vers la fin du premier trimestre à la Morgan Military Academy. Le professeur de physique et chimie de la Morgan, M. Etsweiler, était mort d'une embolie un après-midi, pendant qu'il aidait à l'entraînement de l'équipe de hockey sur le lac. M. Henry Huntingdon Hadley, le directeur, était allé à New York chercher un remplaçant... Ce remplaçant était M. Silas Warren. [...]

M. Warren ne donnait pas l'impression de quelqu'un venu pour rester longtemps. Il portait une petite valise fragile, constellée d'étiquettes. Malgré l'aigreur de cette journée de mars, il était vêtu d'un mince pardessus d'été. Il s'arrêta près d'un tas brun, dans la neige. Ce tas brun, c'était Teddy, le chien de l'école. [...]

« Monsieur Warren est entré dans notre état-major de professeurs pour occuper le poste laissé vacant par le regrettable décès de M. Etsweiler. »

Le vieux Castor avait de fausses dents et ses « s » sifflaient avec un son musical.

« Je compte que vous lui ferez un accueil cordial.

–Assis ! » dit sèchement le major.

Nous nous sommes assis. Le Vieux Castor a dit le bénédicité. Puis nous nous sommes tous mis à parler. J'étais à la droite de M. Warren. Il avait un sourire chaleureux, le sourire de quelqu'un qui veut qu'on l'aime.

« Et quel est votre nom ? » me demanda-t-il d'une voix agréable, mais sans timbre.

« Pentecost, Monsieur. »

Il se pencha vers moi.

« Comment dites-vous ? » questionna-t-il.

Sammy Callahan était assis de l'autre côté, à la gauche de M. Warren. Sammy était un excellent athlète et un terrible mauvais plaisant. Je vis une lueur d'intérêt dans ses yeux. Comme M. Warren se tournait vers lui, Sammy lui parla du ton ordinaire de la conversation.

« Pourquoi n'allez-vous pas vous jeter dans le lac, monsieur ? »

M. Warren souriait.

« Oui, je crois que vous avez raison », dit-il.

Sammy me fit une grimace. Pas de doute, M. Warren était complètement sourd.

C'était un étrange secret que nous partagions, Sammy et moi. Nous ne savions pas au juste ce que nous en ferions, mais nous l'avons découvert dès ce soir-là. Le Vieux Castor n'était pas homme à installer quelqu'un progressivement. C'eût été le tour de M. Etsweiler de prendre l'heure d'étude du soir : elle échet donc à M. Warren.

Il était assis sur la petite estrade au bout de notre salle d'étude, souriant encore et toujours. Je crois qu'il devait avoir alors le cœur plein d'effroi. Je pense même qu'il a dû prier.

Tout le monde semblait mettre au travail une assiduité anormale, mais, en réalité, nous attendions tous l'épreuve. Celle-ci était toujours imposée à un nouveau maître la première fois qu'il assurait l'étude du soir. Il y avait un petit chahut et nous comprenions toujours promptement si le nouveau était capable ou non de maintenir la discipline. L'épreuve survint au bout de cinq minutes : une bruyante et artificielle éructation.

M. Warren souriait sans discontinuer. Il n'avait pas entendu.

Des rots jaillirent de partout dans la salle. Puis quelqu'un lança en l'air une poignée de bouts de papier. Le sourire de M. Warren se figea.

« Allons, allons, mes enfants », dit-il.

De nouveau, des rots. De nouveau, des bouts de papier.

« Messieurs ! » cria M. Warren du ton de quelqu'un qui souffre.

Le Vieux Castor apparut alors, les yeux brillants derrière ses lunettes aux verres sans monture. Il y a quelque chose que je n'ai jamais compris au sujet du Vieux Castor. D'habitude, ses chaussures crissaient. On pouvait l'entendre venir de loin – « criss, criss ». Mais, quand il le voulait, il pouvait s'approcher sans bruit comme un chat, sans le moindre craquement. Le voilà donc.

La salle d'étude était silencieuse comme un tombeau. Mais le silence était lourd d'inquiétude, et le sol jonché de bouts de papier.

« Dix mauvais points à tous les élèves de cette salle, dit le Vieux Castor de sa voix glaciale. J'exige que le plus petit bout de papier soit ramassé immédiatement. »

Nous avons été plusieurs à nous jeter à quatre pattes. M. Warren souriait au directeur.

« Voyez les lis dans les champs, dit-il, ils ne travaillent pas, ils ne filent pas non plus. Pourtant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire... »

Il y eut un irrépressible éclat de rire.

« Silence ! » siffla le Vieux Castor avec toute la méchanceté d'un cobra prêt à mordre.

Il se tourna vers M. Warren.

« Je vais assurer la fin de cette heure, monsieur Warren. Je vous suggère d'aller dans votre chambre et de vous préparer pour le programme d'étude de demain. » [...]

Le point culminant fut très rapidement atteint. En hiver, si on ne sortait pas pour jouer au hockey ou participer aux sports de saison, on devait faire des exercices dans le gymnase. Il y avait les barres parallèles, les anneaux et les paillasons.

Et il y avait la boxe.

Le professeur de boxe était le major Durand, commandant militaire. Je sais maintenant que le major Durand était un sadique. Le major Durand débordait de mépris pour tout le monde sauf le major Durand. Je vis son expression quand M. Warren parut.

M. Warren avait été chargé d'aider au gymnase. Il fallait le voir... La peau et les os. Il avait mis des chaussures noires ordinaires, les seules chaussures qu'il possédait, je suppose, des souliers de ville noirs. Il avait emprunté un short qui aurait pu faire deux fois le tour de sa taille mince. Au-dessus, un gilet de corps à manches courtes très raccommodé. Il jeta un coup d'œil circulaire, désarmé, aimable.

« Monsieur Warren ! dit le major, je voudrais que vous m'aidiez à faire une démonstration. Mettez ces gants si vous voulez bien. »

Il lança une paire de gants de boxe et M. Warren qui les considéra d'un air stupide. Un des garçons l'aida à nouer les lacets.

« Voyez, monsieur Warren », dit Durand.

Le major se livrait à des entrechats, bondissait et lançait ses gants en l'air avec de petits mouvements secs et rageurs.

« Vous tenez vos gants à la hauteur de votre visage, monsieur. Quand vous serez prêt, vous direz : « Frappez ! »... et je vous frapperai. »

J'avais vu le major Durand faire cela avec un garçon qu'il n'aimait pas. Vous teniez haut les gants en vous couvrant le visage. Puis, la gorge sèche et douloureuse, vous disiez « Frappez »... et la droite ou la gauche du major Durand enfonçait votre garde et vous pulvérisait le nez ou la mâchoire. C'était strictement de la force – je le sais maintenant – et non de l'habileté.

M. Warren leva ses gants : il ressemblait à un acteur des vieilles comédies de Mack Sennett, avec ses absurdes vêtements, son pénible sourire.

Durand bondissait devant lui comme un danseur.

« Quand vous voudrez, monsieur Warren. Maintenant, les enfants, regardez bien ceci. La feinte... et le coup.

–Frappez ! » dit M. Warren avec, soudain, une voix de fausset.

Poum ! La gauche de M. Durand pulvérisa la garde du nez de M. Warren. Le sang jaillit brusquement en geyser.

« Encore, monsieur Warren ! » ordonna le major, les yeux étincelants.

« Je crois que je ferais mieux de me retirer pour réparer les dégâts », répondit M. Warren.

Son gilet de corps était maculé de sang et il avait sorti un mouchoir sale qu'il tenait devant son nez. Il se précipita hors du gymnase d'un pas traînant.

Dans la salle d'Étude, ce soir-là, ce fut le bouquet. M. Warren était de service, cette fois, pour remplacer de Vieux Castor, qui s'était substitué à lui la veille au soir. C'est Sammy Callahan qui avait organisé le coup. Brusquement, les mouchoirs furent brandis de tous les coins de la salle, des mouchoirs tachés de rouge. De l'encre rouge, évidemment.

« Frappez ! cria quelqu'un. Frappez, frappez ! » Presque tous les élèves s'agitaient, se balançaient, donnaient des coups secs.

M. Warren, pâle comme un linge, du coton dépassant d'une narine, nous regardait fixement comme un cadavre.

Et voilà que surgit de nouveau le Vieux Castor.

La nouvelle se répandit on ne sait comment le lendemain matin, au petit déjeuner. M. Warren partait. Il ne parut pas à la table. J'avais des scrupules. On ne lui avait pas laissé sa chance. Peut-être n'était-il pas un mauvais diable. [...]

Malgré toute sa tyrannie, le Vieux Castor devait être un type convenable. Le soir, il annonça que M. Warren, en définitive, ne partirait pas. Il comptait que, après la démonstration de courage de M. Warren [, qui avait sauvé le chien tombé dans le lac glacé,] les élèves lui porteraient le respect qu'il méritait.

Je suis allé voir M. Warren à l'infirmerie ce premier soir. Il avait l'air complètement épuisé, mais il paraissait aussi plus heureux que je ne l'avais jamais vu.

« Ce que vous avez fait exigeait un courage formidable, lui dis-je. Tout le monde estime que c'était une chose magnifique. »

M. Warren m'adressa un sourire – un sourire pensif. [...]

« Je suis content d'avoir une seconde chance ici. Très content, dit-il. »

Toutefois, j'eux l'intuition que c'était une ultime chance – la toute dernière chance qu'il aurait jamais.

Une semaine s'écoula avant que M. Warren assure de nouveau le service d'étude du soir. Ce fut, en quelque sorte, une épreuve. Pendant environ quinze minutes, rien ne se produisit, puis j'entendis Sammy faire sa fameuse éructation forcée. Je levai les yeux vers M. Warren. Il souriait. Il n'avait pas entendu. Des rires ravis parcoururent la classe.

Je bondis : « S'il y a encore un bruit dans cette pièce, je vais chercher le Vieux Castor, dis-je. Et, ensuite, je me battrai personnellement avec n'importe quel gars de l'école, s'il le faut, pour le mettre à la raison ! »

Le calme revint dans la salle. Je faisais partie du comité des étudiants et j'étais aussi capitaine de l'équipe de boxe. Le reste de l'heure d'étude se passa dans l'ordre.

Quand elle eut pris fin, alors que nous nous dirigeons vers nos chambres, M. Warren m'arrêta.

« Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, Pentecost, mais je présume que vous m'avez sauvé la mise. Merci. Merci beaucoup. Peut-être, quand les gars me connaîtront mieux, en viendront-ils à se rendre compte.

–J'en suis sûr, monsieur, dis-je. J'en suis sûr.

–Ils ne sont pas cruels, reprit M. Warren. C'est seulement l'ardeur de vivre, je le sais. »

Sammy Callahan m'attendait dans ma chambre.

« Qu'est-ce que tu es, un boy-scout qui veut faire sa B.A. ? dit-il.

–Laisse une chance à ce type, répliquai-je. Il a prouvé qu'il a du courage quand il le faut. Mais il n'a pas le chic pour s'imposer dans la salle d'Étude. »

Sammy me décocha un sourire.

« Toi et lui, vous êtes faits pour vous entendre. Et tu en auras besoin. Les gars ne seront pas copains avec un boy-scout dans ton genre. »

Une semaine passa avant que le tour de M. Warren revienne de s'occuper de l'étude du soir. Pendant ce temps, j'avais constaté que Sammy avait eu raison. On me battait froid. Le major Durand, qui devait avoir pris en haine M. Warren pour lui avoir dérobé l'auréole de l'héroïsme, me menait la vie dure. Un des garçons que je connaissais bien vint me trouver.

« Tu fais erreur, me dit-il. C'est un adulte et tu n'es qu'un adolescent. S'il ne peut pas se défendre lui-même, ce n'est pas ton affaire. »

Je n'aime pas parler de ce qui a suivi, mais il faut dire ce qui est.

Quand le tour de M. Warren revint de surveiller l'étude du soir, la salle fut assez calme pendant un temps. Puis il y eut une éructation. Je regardai M. Warren. Il souriait. Quelqu'un brandit alors l'un de ces mouchoirs faussement ensanglantés. Ensuite – Dieu me pardonne – quelqu'un lança un aboiement strident, comme Teddy sur le lac.

M. Warren comprenait à présent ce qui se passait. Il me regarda, et il y eut un angoissant appel au secours dans ses yeux. Je... eh bien ! j'ai détourné la tête. J'avais quinze ans. Je ne voulais pas recevoir d'affronts. M. Warren *était* un adulte, et il aurait dû pouvoir se défendre lui-même. Les garçons n'étaient pas cruels, ils étaient seulement pleins d'ardeur de vivre... M. Warren lui-même ne l'avait-il pas dit ?

Je levai les yeux à l'abri d'un livre. M. Warren était debout, le regard perdu au loin. Ses maigres épaules voûtées étaient redressées. Deux grosses larmes coulaient le long de ses joues pâles. Sa dernière chance était passée.

Il fit demi-tour et sortit.

Personne ne l'a jamais revu. Il a dû se rendre directement dans la chambre, jeter ses maigres possessions dans l'humble valise usagée, et s'éloigner à pied dans la nuit.

Vous comprenez ce que je veux dire quand je parle d'un meurtre, en quelque sorte ?

Et l'assassin, c'était moi.

Hugh Pentecost

Récits et nouvelles 2

Tiré de M-J. Charrette (dir. 2008). *Zones – Recueil de nouvelles. 2^e année, 2^e cycle du secondaire*. CEC.

Édition originale : *Un meurtre en quelque sorte*, Paris, Opta, *Mystère Magazine*, n° 181, février 1963.

Hausse de l'intimidation chez les jeunes avec les cours en ligne

Lisa-Marie Gervais et Marco Fortier

Le Devoir, 25 février 2021

Des fillettes du primaire accros aux réseaux sociaux avec des problèmes d'anorexie, des élèves de 5 et de 6 année qui évoquent la possibilité de se suicider, des chicanes qui dégènèrent sur la plateforme de télé-enseignement de l'école: s'ils existaient depuis un certain temps, les cyberincidents et la détresse psychologique chez les enfants ont été exacerbés par la pandémie.

En Montérégie, des écoles ont indiqué au *Devoir* qu'elles devaient faire face à un plus grand nombre de problèmes liés à l'exposition aux écrans et à la technologie. Depuis le début de la crise, elles disent devoir composer de plus en plus avec des cas de menaces, d'attaques à la réputation, de diffamation, et ce, dès le primaire. Plusieurs incidents seraient survenus dans la période des Fêtes, où tous les élèves, même ceux du primaire, étaient en télé-enseignement.

« J'ai des fillettes [du 3 cycle du primaire] qui ont arrêté de manger parce qu'elles ne se trouvaient pas aussi belles que les autres sur les réseaux sociaux. D'autres élèves qui ont écrit sur leur profil ou ont dit à leurs amis via diverses plateformes qu'ils voulaient se suicider », raconte une personne membre d'une direction d'école, qui a voulu garder l'anonymat pour respecter son code d'éthique à « J'ai des enfants avec des heures de sommeil irrégulières, qui s'endorment, épuisés, au petit matin après avoir passé la nuit sur Snapchat ou Tik Tok. »

Le Devoir s'est aussi fait rapporter un cas d'intimidation sévère d'un enfant autiste par des élèves sur le point d'avoir 12 ans, soit l'âge où on devient criminellement responsable. « Ils n'avaient comme plus aucune empathie. J'avais l'impression d'avoir devant moi des animaux qui ne réfléchissaient plus. »

Recrudescence

Marc Farand, agent de prévention et aux relations communautaires du service de police de Granby, dit observer une recrudescence des « débordements », comme les insultes et les menaces virtuelles. « Ce qu'on a remarqué en 2020 avec la pandémie et début 2021, c'est une augmentation des cas de chicanes entre les jeunes qui passent par les réseaux sociaux », a dit le policier qui fait de la prévention en milieu scolaire depuis plus de 13 ans.

Les mesures sanitaires empêchant un jeune de jouer avec ses amis, il y a une banalisation de la communication en virtuel et des écrans, que les parents n'hésitent pas à autoriser, pour avoir la paix et permettre à leurs rejetons de socialiser. Sauf que les enfants ont ainsi été initiés encore plus tôt à la technologie, sans savoir s'en servir. « C'est une Ferrari qu'on a donnée à des enfants qui viennent de débarquer d'un tricycle », résume Karine Igartua, présidente de l'Association des médecins psychiatres du Québec.

Elle explique que le cerveau est un organe qui prend 25 ans à venir à maturité. Les lobes frontaux, qui permettent de réfléchir à la conséquence de nos gestes et de moduler l'impulsion primitive, sont les dernières parties du cerveau à atteindre ce stade. « D'une part, on a des enfants qui n'ont pas la maturité pour [être cyber-éduqué] et d'autre part, on ne leur a jamais appris », dit celle qui a fondé Alphas connectés, qui s'intéresse à la santé mentale de la génération née avec les écrans.

Au primaire d'abord

Cathy Tétreault, directrice générale et fondatrice du Centre Cyber-aide, établi à Québec, constate que, curieusement, le phénomène est plus répandu au primaire qu'au secondaire : toutes les écoles qui ont fait appel à ses services pour désamorcer des crises liées à l'intimidation en ligne, depuis l'automne dernier, sont de niveau primaire.

La spécialiste en cyberdépendance est intervenue récemment auprès d'un groupe de troisième année du primaire. Des discussions virtuelles d'élèves, tenues hors des heures de classe, ont dégénéré. Les enfants ont tenu des propos dégradants et ont échangé des images de nudité glanées sur le Web. D'autres ont été intimidés.

« Le temps d'écran a augmenté à cause de l'enseignement virtuel. La plupart des jeunes, même au primaire, ont maintenant accès à un ordinateur ou à une tablette pour passer à l'enseignement à distance en cas de COVID », explique Cathy Tétreault, autrice du guide *Jeunes connectés, parents informés*.

« Avant la pandémie, les jeunes apprenaient à socialiser dans la cour d'école. Les surveillants intervenaient rapidement quand ils voyaient deux ou trois enfants s'intimider. Maintenant, ça se passe beaucoup sur Internet, en soirée, quand les enfants sont laissés à eux-mêmes dans leur chambre », explique-t-elle.

Au secondaire aussi

Au secondaire, les comportements inappropriés surviennent surtout durant les cours à distance, précise Cathy Tétréault. Des élèves interrompent les enseignants, font des blagues de mauvais goût ou prennent des photos de camarades ou même d'enseignants sans leur permission.

C'est ce qui est arrivé à l'École secondaire de Chambly, en Montérégie, en novembre dernier. Des élèves de troisième secondaire ont fait circuler sur les réseaux sociaux des photos captées durant les cours en ligne. Un élève a aussi été victime d'intimidation plus ciblée. Une policière communautaire et une éducatrice spécialisée ont fait de la sensibilisation en classe. Une dizaine d'élèves ont été suspendus.

« Des élèves et des parents ont fait des dénonciations. On les encourage à signaler les comportements inappropriés de façon confidentielle, sinon on ne le saura jamais », explique la directrice, Caroline Gaigeard.

L'intervenante Cathy Tétréault recommande aux parents d'établir un horaire pour rappeler à leurs enfants l'obligation de faire leurs devoirs, de jouer dehors, de manger, de se laver et de se garder du temps libre. Sinon, le risque est grand qu'ils passent tout leur temps sur leur écran.

Bruno Guglielminetti, spécialiste des nouvelles technologies, recommande aux parents de discuter de ces questions avec leurs enfants et de limiter leur accès au Web par des logiciels ou des applications. Il est convaincu que la pandémie a relancé la pertinence d'une éducation à la citoyenneté, pour apprendre aux jeunes l'importance d'une bonne « hygiène numérique ».

Difficile d'encadrer les jeunes en ligne

La pandémie a entraîné une hausse importante du temps passé sur les écrans : les trois quarts (76 %) des jeunes de 6 à 17 ans passent plus de temps devant leurs écrans à la maison qu'avant la crise, selon une enquête de l'Académie de la transformation numérique de l'Université Laval. Quatre élèves sur dix passent en moyenne plus de 10 heures par semaine à naviguer sur Internet, ce qui représente une hausse de 15 points de pourcentage en un an. La vaste majorité des parents (83 %) disent encadrer l'usage d'Internet par leurs enfants, mais cette proportion a baissé de cinq points de pourcentage, en raison de la pandémie. « Le temps passé sur les écrans est à la hausse et les parents ont un peu lâché prise sur l'encadrement. Les ingrédients sont là pour créer des problèmes », dit Bruno Guglielminetti, spécialiste des nouvelles technologies.

1- Qu'est-ce que l'intimidation ?

L'intimidation est une violence physique ou psychologique faite **volontairement** et à **répétition** par une personne à une autre **dans le but de la blesser ou de l'humilier**. C'est le caractère **intentionnel et répété** qui distingue l'intimidation des autres formes de violences.

L'intimidation survient parfois entre deux personnes, mais elle peut également impliquer un groupe. Elle suppose une **différence de pouvoir entre l'intimidateur et sa cible**, la personne se livrant à des actes d'intimidation pouvant avoir un avantage sur la victime (être plus fort, plus vieux, plus populaire, connaître une information délicate ou blessante sur la victime, etc.). Cette différence de pouvoir fait que la personne qui se fait intimider a du mal à se défendre.¹

Une enquête menée par Jeunesse J'écoute montre que 35% des élèves canadiens ont déjà été victimes d'intimidation, dont 27% sur Internet.²

a) Comment reconnaître l'intimidation des autres comportements?

Ce qui n'est pas de l'intimidation :

- Les batailles survenant entre élèves à la suite d'un malentendu ou d'un désaccord.
- Des plaisanteries ou des taquineries entre les jeunes afin de plaisanter.

Ce qui est de l'intimidation :

- De la violence physique répétée et sans fondements sur un même individu.
- Des moqueries malveillantes qui visent à humilier, à blesser et à provoquer l'anxiété.

¹ Jeunesse J'écoute. <https://kidshelpphone.ca/fr/article/quest-ce-que-lintimidation>

² Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. (2011).



b) Quelles formes peut prendre l'intimidation?

D'une part, l'intimidation **ouverte** ou visible :

L'intimidation physique :

est le fait d'utiliser son corps ou des objets pour blesser quelqu'un : donner des coups de pied, voler, bousculer, cracher, donner des coups de poing, briser les biens de quelqu'un.

L'intimidation verbale :

consiste en l'utilisation des mots pour blesser quelqu'un : traiter quelqu'un de tous les noms, humilier, faire de menaces, se moquer de quelqu'un à cause de sa famille, utiliser des termes racistes ou sexistes pour injurier quelqu'un, achaler avec méchanceté, ridiculiser quelqu'un à cause de sa différence.

D'autre part, l'intimidation **cachée**:

L'intimidation sociale :

est le fait d'utiliser ses amis ou ses connaissances (son réseau social) pour blesser quelqu'un : répandre des rumeurs, briser volontairement des amitiés, faire en sorte que les autres aient l'air fou ou naïfs, parler en mal de quelqu'un dans son dos, exclure quelqu'un d'un groupe à cause de ses différences.

La cyberintimidation :

est l'utilisation de la technologie (comme un ordinateur ou un cellulaire) pour blesser quelqu'un : monter un site web dans lequel on se moque des autres, prétendre qu'on est quelqu'un d'autre en utilisant son pseudonyme, envoyer des courriels, des messages textes, des photos gênantes et des messages instantanés cruels et méchants.

c) Où se produit l'intimidation?

Les recherches effectuées dans plusieurs pays occidentaux démontrent toutes que l'intimidation est un phénomène répandu qui touche tous les pays et tous les milieux scolaires, pauvres ou riches, institutions privées ou publiques.

L'intimidation se vit surtout dans la cour d'école ou dans certains lieux moins protégés à l'intérieur de l'école (couloirs, salles de bains). Toutefois, les nouvelles technologies font que l'intimidation s'exporte à l'extérieur du milieu scolaire pour rejoindre le jeune jusque dans sa maison (devant son ordinateur) et le poursuivre partout où il va à travers son téléphone cellulaire.

d) À quel âge se produit l'intimidation?

L'intimidation débute dès l'école primaire et se poursuit jusqu'à la fin du secondaire. Certaines grandes tendances peuvent toutefois être dégagées :

- Le premier cycle du secondaire est le moment où l'intimidation se produit le plus;
- L'intimidation décline de manière constante entre 12 et 18 ans;
- L'intimidation ouverte (verbale et physique) tend à être plus répandue et fréquentes chez les jeunes et à diminuer vers le milieu de l'adolescence tandis que l'intimidation cachée (sociale ou cybernétique), elle, augmente à cet âge.

e) Pourquoi les élèves du premier cycle sont-ils plus vulnérables?

Tout d'abord, les élèves qui arrivent en première secondaire ne connaissent pas encore les règles sociales qui régissent l'école secondaire. Ils arrivent en général dans une école plus grande et moins chaleureuse que l'école primaire. Ils sont donc plus vulnérables face aux élèves plus vieux qui sont plus à l'aise et connaissent mieux les codes implicites des relations sociales

de ce milieu. Les jeunes de secondaire 1 et 2 sont aussi plus petits physiquement et moins confiants que les plus âgés. En grandissant, les adolescents deviennent plus résistants face aux agressions qu'ils subissent ou dont ils sont témoins.

2- Cyber-intimidation

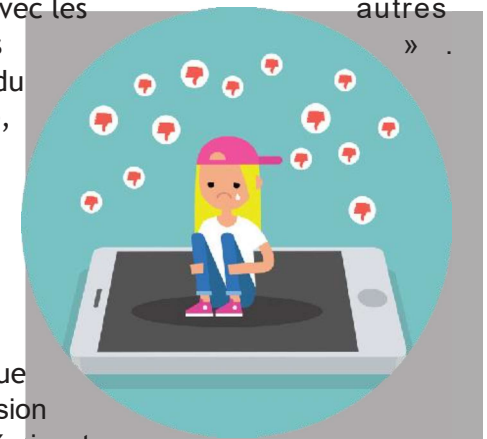
Diverses formes de cyber-intimidation :

- ❑ Insultes ou menaces directement envoyées via applications, courriel ou clavardage;
- ❑ Messages textes sur le cellulaire;
- ❑ Diffusion d'une photo humiliante pour la victime par voie de messages textes, courriels, messagerie instantanée ou réseaux sociaux.

a) Qu'est-ce qui distingue la cyber-intimidation de l'intimidation ouverte ou sociale?

La possibilité d'intimider de manière anonyme

« Le caractère anonyme d'Internet fait que les jeunes s'y sentent plus libres de commettre des actes qu'ils n'oseraient pas envisager dans la vie réelle. L'enquête menée en 2005 par le Réseau éducation-Médias a établi que 60% des élèves se sont déjà fait passer pour quelqu'un d'autre en ligne. Et, de ces derniers, 17% l'ont fait pour pouvoir « être méchant avec les autres sans en subir les conséquences (...) » Selon Nancy Willard, du Responsible Netizen institute, ce type de communication à distance affecte également le comportement éthique des jeunes en les empêchant d'être directement témoins des conséquences de leurs actes sur les autres. Ce qui diminue aussi de beaucoup la compassion ou le remords. Les jeunes écrivent en ligne des choses qu'ils ne diraient jamais en personne



parce qu'ils se sentent loin de leur victime et des résultats de leurs attaques.»

L'accès à un auditoire illimité

La facilité avec laquelle il est possible de transférer un message sur Internet fait qu'un courriel colportant des rumeurs peut se retrouver dans la boîte de réception de centaines de personnes et ce, en très peu de temps. Des cas de vidéos s'étant propagées de manière virale sur le web et ayant même fait l'objet d'attention médiatique ont pullulé dans les dernières années.

Des traces permanentes de l'agression

Une fois qu'une photo ou un courriel diffamatoire ait été envoyé à des centaines, voire des milliers de personnes qui l'ont téléchargé ou archivé dans leur ordinateur personnel ou leur téléphone cellulaire, il devient impossible d'en effacer la trace. Pire, une fois envoyé, ces messages et ces photos peuvent encore être modifiés et transférés à d'autres personnes.

Omniprésence de la menace

Alors que l'intimidation ouverte (physique ou verbale) a besoin d'un temps et d'un lieu précis pour s'actualiser, la cyber-intimidation peut se produire à tout moment de la journée, rattrapant la victime lorsqu'elle utilise son téléphone cellulaire ou son ordinateur. Le cyberespace et l'utilisation du téléphone cellulaire (pour des conversations ou des messages textes) échappent par ailleurs en grande partie à la supervision des adultes. Une victime d'intimidation verbale ou physique à l'école peut à tout le moins se sentir en sécurité une fois dans son domicile; une victime de cyber-intimidation peut être constamment harcelée, à tout moment de la journée et en tout lieu via son téléphone cellulaire.

3- Qui sont les acteurs d'une scène d'intimidation ?

Il serait erroné de croire que l'intimidation ne touche que la victime et l'intimideur... En effet, plusieurs personnes sont impliquées dans une scène d'intimidation et en sont affectées d'une manière ou d'une autre.

Voici donc les différents protagonistes de l'intimidation :

Les intimidateurs

Ce sont les élèves qui initient et mènent les actes d'intimidation. Ce sont des leaders qui ont le goût d'intimider.

Alliés de l'intimidateurs

Ce sont les élèves qui appuient et prennent une part active à l'intimidation, mais sans y jouer un rôle de leader et être les initiateurs de ces comportements.

Intimidateurs passifs et supporteurs

Ce sont les élèves qui supportent ouvertement et activement l'intimidation, par exemple en attirant l'attention sur la situation ou en riant, mais qui ne se joignent pas aux intimidateurs.

Témoins désengagés

Ces élèves ne prennent pas part à l'intimidation et ne supportent ouvertement ni la victime, ni l'intimideur. Ils peuvent penser que ce n'est pas de leurs affaires ou simplement être curieux de savoir ce qui arrivera.

Possibles défenseurs

Ces élèves n'aiment pas l'intimidation et croient qu'ils devraient aider la victime mais ne font rien en ce sens.

Défenseurs

Ces élèves n'aiment pas l'intimidation et aident activement la victime à y échapper.

L'intimidé

Ces élèves subissent les comportements d'intimidation.



Il est important de garder en tête qu'un « intimidé » dans une situation peut devenir témoin ou même intimidateur dans une autre.

4- Les intimidateurs

Qui sont-ils?

L'intimidateur est avant tout un jeune qui sait utiliser le pouvoir à son avantage. Différents profils d'intimidateurs existent et les études démontrent que les agresseurs tendent à avoir trop ou pas assez de confiance en eux. Alors que certains intimidateurs peuvent avoir le profil typique de l'élève impopulaire et moins performants à l'école, certains intimidateurs sont au contraire des leaders appréciés de leurs enseignants comme de leurs collègues de classe (Hinduja & Patchin, p.17).

Les intimidateurs harcèlent des élèves du même âge ou plus jeune qu'eux, sont souvent plus grands et plus forts physiquement que la moyenne. Très souvent, ils ont tendance à percevoir une intention hostile dans les agissements des autres à leur égard. En général, les intimidateurs ont plus tendance à faire usage du tabac et de l'alcool que les autres jeunes.

Les intimidateurs peuvent agir ainsi parce que :

- Ils sont malheureux et veulent rejeter leur malheur sur les autres;
- Ils ont été eux-mêmes victimes d'intimidation;
- Ils croient que ça leur apportera la popularité.

Ou encore parce qu'ils veulent :

- Se sentir supérieurs (problème d'estime)
- Attirer l'attention;
- Se sentir forts.

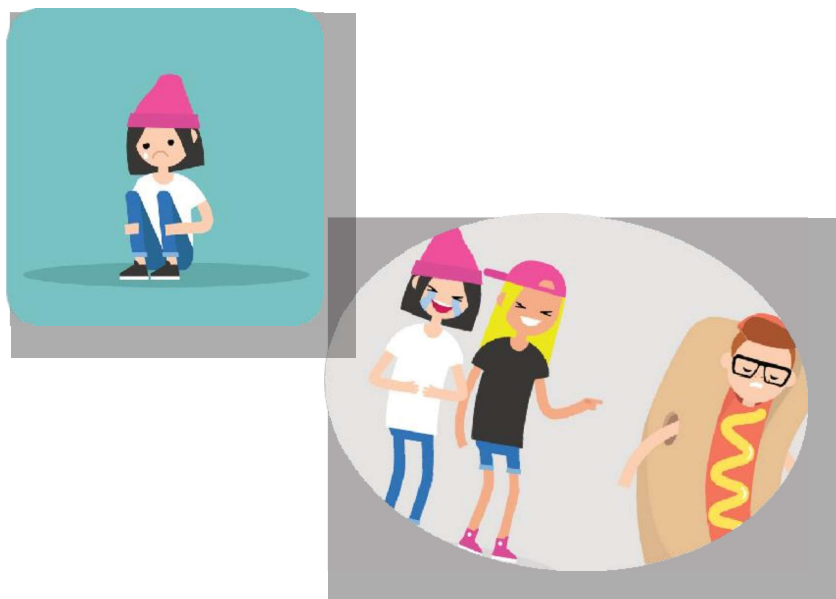
5- Les intimidateurs/victimes

Qui sont-ils?

Ce sont des élèves qui, ayant subi l'intimidation à un plus jeune âge, répètent ce comportement sur les autres, soit pour se venger, soit pour ne plus se faire intimider à nouveau. Ce peut aussi être des élèves qui intimident les élèves plus jeunes qu'eux mais sont la victime des élèves de leur âge ou plus vieux.

Finalement, les jeunes qui sont victimes de violence ou d'abus physiques ou psychologiques à la maison et qui intimident à l'école tombent dans cette catégorie. En choisissant une victime à l'école, ils reproduisent le modèle vécu dans le milieu familial.

Les intimidateurs/victimes ont de moins bonnes relations sociales que les intimidateurs et ont de moins bons résultats scolaires que les victimes (Harris and Petrie).



6- Les victimes (ou les «cibles»)

Qui sont-ils?

Les élèves à risques d'être intimidés sont souvent ceux qui **se distinguent des autres** à plusieurs niveaux :

- En raison de troubles d'apprentissages ou d'adaptation scolaire;
- À cause d'une réussite scolaire marquée (étiquetés comme étant des « nerds » Roberts p.44);
- En raison de leur appartenance à une orientation sexuelle minoritaire, réelle ou présumée;
- Par leur non-conformité à la norme vestimentaire de l'école (les élèves adoptant des styles plus marginaux);
- Par le fait d'être différent des stéréotypes sexuels (une fille considérée moins féminine ou ne correspondant pas aux canons de beauté actuels; un garçon vu comme faible physiquement ou efféminé).
- Les élèves qui ont peu d'habiletés sociales (qui sont maladroits dans leurs interactions avec les autres) : Les études démontrent que généralement, les victimes ont moins d'amis que les autres élèves, sont plus solitaires et entretiennent de moins bonne relations avec leurs collègues de classe.
- Les nouveaux élèves.

Leurs agissements :

Ils manquent de confiance en eux et sont plus insécures. Ce manque d'estime personnelle peut les amener à penser qu'ils sont

responsables des actes d'intimidation qu'ils subissent. Certaines victimes essaient de plaire à l'intimidateur, qui en profitera pour les abuser et les harceler plus encore.

Souvent, ces jeunes se sont enfoncés dans le cercle vicieux de la victimisation, ayant internalisé leur rôle de victime. Plusieurs sont sur le qui-vive, essayant d'anticiper la prochaine agression tout en se sentant impuissant face à leur situation. Leur estime d'elle-même va se détériorer d'autant plus qu'ils ne sont pas en mesure de faire cesser les comportements d'intimidation.

Certaines victimes, appelées victimes provocatrices, agissent de manière irritante, immature ou inappropriée. Elles peuvent agir de la sorte simplement parce qu'elles n'ont pas les habiletés sociales nécessaires pour agir correctement, ou parce qu'elles veulent obtenir l'attention et ne savent pas faire autrement. Quelques fois, leurs collègues vont les provoquer pour qu'elles agissent de la sorte et pouvoir les ridiculiser, les agresseurs pouvant ainsi clamer que leurs cibles sont, au moins en partie, responsables de l'intimidation qu'elles subissent. Ces victimes se placent dans une situation où elles sont plus difficiles à défendre puisque leurs agissements les discréditent et ne leur attirent pas les sympathies de leurs collègues de classe, ni de leurs professeurs (Sullivan, Cleary, Sullivan, p. 19).

7- Les témoins

Qui sont-ils?

Les témoins sont la vaste majorité de la population scolaire! Ce sont des élèves qui ne subissent pas ou peu d'intimidation et qui forment le public des situations d'intimidation.

Leurs agissements:

Un très grand nombre des témoins de scènes d'intimidation choisissent de ne pas intervenir. En devenant un public passif pour l'intimidateur, ils encouragent celui-ci de leur silence et lui donnent encore plus de pouvoir en ne s'opposant pas à ses actes. De plus, leur manque d'empathie et d'intervention renforce le rôle de la victime.

Certaines recherches suggèrent que 30 % des témoins supportent l'intimidateur plutôt que la victime (Boulton et Salmivalli, cité dans Shariff, p. 33). Par ailleurs, plus il y a de témoins présents, plus les actes d'intimidation tendent à durer dans le temps et à s'intensifier. Ceci est notamment vrai dans le cas de la cyber-intimidation, où un très grand nombre de témoins peuvent prendre part à l'intimidation à toute heure du jour ou de la nuit. (Hinduja et Patchin, p. 25)

Pourtant, toutes les recherches démontrent que les témoins ont un énorme pouvoir sur l'arrêt des comportements intimidants (Craig et Pepler, 1997)

Les témoins choisissent souvent de ne pas intervenir parce qu' :

- Ils ont peur des conséquences pour eux;
- Ils croient que la situation ne les regarde pas;
- Ils ne sentent pas que c'est à eux qu'incombe la responsabilité d'intervenir, surtout s'il y a plusieurs témoins; (Hinduja Patchin p.25)

- Ils pensent qu'ils n'ont pas l'autorité ou le pouvoir d'intervenir;
- Ils ne savent pas comment intervenir.

De plus, il est possible que les témoins ne se voient pas comme participants à l'agression, prenant pour acquis que leur inaction les rend neutres face aux actions étant perpétrées devant eux. Ils ne se sentent donc pas l'obligation d'intervenir ou de réagir à ce qui se passe, même si en réalité leur non-participation envoie un message clair à l'intimidateur comme à la victime : ce qui se passe est normal et acceptable.

Ils peuvent se sentir :

Anxieux
 Pas en sécurité
 Apeurés
 Enragés
 Tentés de participer eux aussi
 Impuissants
 Coupables de ne pas intervenir

Il est considéré par plusieurs que l'inaction des témoins fait partie du problème, à cet égard, cette citation de Luther King semble juste :

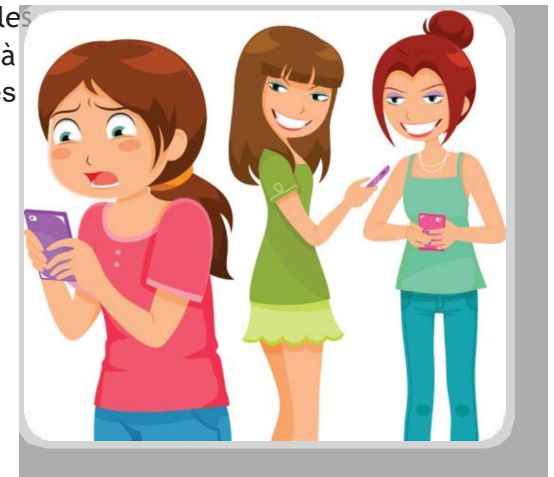
« Ce qui m'effraie, ce n'est pas l'oppression des méchants ; c'est l'indifférence des bons. »
 - Martin Luther King

8- Garçons et filles, mêmes comportements ?

L'intimidation exercée par les filles a été beaucoup moins étudiée que celle des garçons. Ceci est dû en partie à la croyance qui existait autrefois selon laquelle elles intimidaient moins que leurs confrères de classe.

Toutefois, en y regardant de plus près, les chercheurs ont trouvé que bien qu'utilisant moins l'intimidation ouverte (verbale ou physique) sur laquelle la majorité des recherches s'étaient alors concentrées, les filles intimident aussi, mais de manière plus cachée, en exerçant l'intimidation sociale. Ainsi, lorsque l'on étudie l'intimidation ouverte ET cachée, les résultats démontrent que les filles intimident autant que les garçons.

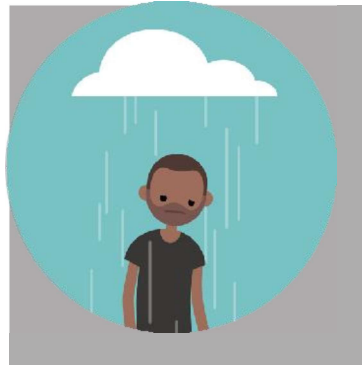
Alors que les garçons ont plus recours à l'utilisation des poings, les filles usent de formes de violence plus subtiles et moins visibles. Répandre des rumeurs (souvent de nature sexuelle), rejeter ou convaincre les pairs de rejeter une personne sont des moyens utilisés plus fréquemment par les filles pour intimider. Ces manières d'agir collent aux stéréotypes sexuels occidentaux qui encouragent les garçons à être plus « physiques » et à exprimer leur agressivité et les filles à communiquer et à entrer en relation avec les autres. (Roberts, p. 67)



9- Quelles sont les conséquences du harcèlement et de l'intimidation ?

... sur la victime ?

- Des symptômes de stress et d'anxiété (p. ex. insomnie, difficulté à prendre des décisions, maladie physique, dépression);
- Une diminution de son estime de soi;
- Une baisse de ses notes scolaires ou le décrochage scolaire;
- Un sentiment d'isolement;
- Le rejet par ses anciens amis;
- L'inaptitude à se faire de nouveaux amis;
- Le désespoir et l'impression de ne pas pouvoir s'en sortir;
- Un risque accru de suicide (Craig et Pepler, 1997).



Les victimes peuvent donc s'en prendre à elles-mêmes, mais elles peuvent également transposer leur mal-être et leur colère en des gestes violents envers leurs persécuteurs. Des études suivant les tueries de Columbine et ailleurs aux États-Unis démontrent que les meurtriers étaient pour la plupart des victimes de comportements d'intimidation répétés. De plus, les parents qui ont été intimidés dans leur jeunesse tendent à avoir des enfants qui seront intimidés à leur tour (Farrington, 1993).

... sur l'agresseur ?

- Une image de soi faussée;
- Une façon déformée de voir le monde, où l'agression est

- considérée comme un moyen d'exercer le pouvoir;
- Un réseau social et d'amis affaibli;
- La solitude;
- Un risque quatre fois plus élevé d'être impliqué dans des activités criminelles plus tard dans la vie;
- Des blessures physiques à cause de la plus grande participation à des incidents violents; Une mauvaise santé mentale;
- L'interruption des études ou le chômage (Craig et Pepler, 1997).

Les enfants qui ont été intimidateurs ont, à l'âge adulte, jusqu'à 17 fois plus de chance de développer des comportements violents ou d'être délinquants (Andershed, Kerr, Stattin, 2001). De plus, les parents qui ont intimidé ont plus de chance d'avoir des enfants qui seront intimidateurs à leur tour.

Quant aux intimidateurs/victimes, ils ont tendance, même plusieurs années après la fin de leurs études secondaires, à vivre de la dépression et à avoir une faible estime d'eux-mêmes que les élèves n'ayant pas été victimes d'intimidation (Olweus, 1993, cité dans Harris et Petrie p.58).

...sur les témoins et l'ensemble de l'école?

- Des craintes et de l'anxiété chronique, surtout pour les victimes par observation. Ces dernières n'ont pas été la cible directe de comportements d'intimidation mais en ont été les témoins ou ont eu vent de rumeurs à ce sujet. La peur d'être un jour la victime de ces actes s'installe alors chez ces jeunes. (Roberts, 2009, p. 39)
- Un sentiment d'insécurité et d'irrespect généralisé;
- Une diminution du sentiment d'appartenance à l'école;
- Une désensibilisation ou une hypersensibilité au harcèlement et à l'intimidation.

La face cachée de l'intimidation scolaire

[Marco Fortier](#)

Le Devoir

1 octobre 2022

Un matin du mois de septembre, un conflit a éclaté entre deux élèves du secondaire qui attendaient l'autobus pour se rendre à l'école. Le ton a monté. Une des élèves a tiré son amie par les cheveux. L'autre est tombée. La bataille a été de courte durée, mais a créé un émoi dans le groupe d'amies. De gros mots ont été échangés sur les réseaux sociaux. Depuis, à l'école, les filles se jettent parfois des regards menaçants.

La direction de l'établissement, situé dans le quartier Rosemont à Montréal, a rencontré les deux élèves. Le conflit semble maîtrisé. Mais l'adolescente qui s'est fait bousculer et sa mère ne sont pas rassurées.

« La fille [qui a commis l'agression] me regarde parfois de travers, de façon méchante. Elle m'a envoyé un message d'insultes sur Instagram », raconte Sarah (nom fictif pour préserver l'anonymat de l'élève, qui est mineure).

Cette histoire illustre une zone grise de l'intimidation scolaire : les écoles ont depuis 2012 l'obligation légale de mettre en place un protocole visant à prévenir la violence et l'intimidation. Mais que faire lorsque la violence et l'intimidation surviennent hors des murs de l'école ? Hors des heures de classe ? Sur les réseaux sociaux, dans un abribus...

La mère de l'élève intimidée déplore le flou entourant la gestion de l'agression contre sa fille. « La direction de l'école nous a dit de porter plainte à la police, mais la police a répondu que ça relève plutôt de l'école, parce qu'aucun crime n'a été commis », raconte-t-elle.

« Ma fille a quand même été agressée. Est-ce que ça va recommencer ? » ajoute la mère de famille.

Protéger les élèves

L'école est intervenue pour mettre fin au conflit, nuance Éric Benoit, directeur de l'établissement que fréquentent les deux élèves impliquées dans cet incident. Les tensions couvaient depuis un certain temps entre les deux adolescentes, qui faisaient partie du même groupe d'amis de l'école Père-Marquette.

Il s'agit d'une des plus grosses écoles secondaires du Centre de services scolaire de Montréal (CSSDM), avec 1355 élèves. L'établissement, qui offre des concentrations en art dramatique, en arts médiatiques et un programme international, a une bonne réputation dans le réseau public.

La direction de l'école a pris ses responsabilités pour protéger les deux élèves, fait valoir Éric Benoit. Les deux jeunes ont été rencontrées. La tension a baissé. Aucun autre incident n'a été signalé entre les deux élèves, souligne le directeur de 52 ans, qui compte 14 années d'expérience à la direction d'une école.

« Dans un cas comme celui-là, on informe les parents qu'ils ont le droit fondamental de porter plainte à la police. Ça ne veut pas dire qu'on s'en lave les mains. Même si l'incident est survenu à un arrêt de bus, ça concerne deux élèves de notre école. On est conscients que ça va avoir un impact sur le climat à l'école si on n'intervient pas », explique-t-il.

« L'intimidation ne se règle pas avec un interrupteur ouvert ou fermé, comme pour une lumière. Modifier un comportement, ce n'est pas si simple que ça. On insiste auprès des élèves et de leurs parents : on veut savoir ce qui se passe parce qu'on veut agir », ajoute Éric Benoit.

L'école Père-Marquette, comme les autres établissements secondaires du CSSDM, a une entente avec le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) pour la présence d'agents communautaires. Ceux-ci font de la prévention ou interviennent en cas d'urgence. Le protocole vise d'abord à régler l'intimidation ou la violence avec l'aide d'intervenants scolaires et des parents d'élèves.

« Le but est d'éviter de judiciaireiser des jeunes de 13, 14 ou 15 ans, précise le directeur. L'école ne peut pas tout faire, mais l'école fait tout ce qu'elle peut. »

« L'angoisse au coeur »

Selon ce que *Le Devoir* a appris, l'école Père-Marquette a recouru à son protocole contre l'intimidation et la violence pour protéger une autre élève, l'an dernier et au début de cette année scolaire. Cette fille de 13 ans, qui se décrit comme non binaire, s'est fait harceler en personne et sur Instagram.

La direction de l'école, des intervenants scolaires et la police communautaire ont agi l'an dernier contre cinq élèves qui intimidaient cette adolescente. « Des élèves intimidateurs ont été suspendus à plusieurs reprises », confirme Éric Benoit.

Les parents ont désapprouvé les gestes de leurs enfants qui se livraient à l'intimidation. Les parents et les élèves ont présenté des excuses à la victime. Trois des élèves qui avaient fait de l'intimidation ont changé d'école (mais ils n'ont pas été expulsés, précise le directeur). Le harcèlement a cessé l'année dernière, mais a recommencé au début de cette année scolaire, déplore Blaise Guillotte, père de l'adolescente intimidée.

L'école et la police communautaire sont de nouveau intervenues pour faire cesser le harcèlement. Le père reconnaît que le système scolaire prend ses responsabilités, mais commence à être échaudé. « Les intervenants sont bons. Ils font ce qu'ils peuvent avec

les moyens du bord, mais ma fille se demande quand ça va arrêter. Je ne peux pas l'envoyer avec l'angoisse au coeur tous les matins », dit Blaise Guillotte.

« Je crois à l'école publique, mais si ça ne se règle pas, je vais peut-être envoyer ma fille au privé l'année prochaine », ajoute-t-il.

Obligation d'agir

Jean Bernatchez, professeur en administration scolaire à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), estime que la loi est bien conçue pour encadrer l'intimidation et la violence. Mais 10 ans après sa mise en place, il observe « un certain relâchement » dans la vigilance des écoles (sans faire référence à l'école Père-Marquette en particulier).

Les directions d'école en ont déjà plein les bras avec la gestion quotidienne, remarque le spécialiste : la pénurie dans toutes les catégories de personnel, la multiplication des élèves à besoins particuliers et les exigences sans cesse grandissantes des parents représentent tout un défi. Pendant la crise pandémique, le quart des directions d'école travaillaient 52 heures par semaine, y compris les soirs et les fins de semaine, souligne Jean Bernatchez.

Les directeurs et directrices ont pourtant l'obligation légale d'intervenir lorsqu'un conflit éclate entre deux élèves, même hors des murs de l'école ou sur les réseaux sociaux. « Les élèves se croisent à l'école le lendemain. L'intimidation peut avoir un impact sur la réussite ou le bien-être des jeunes en classe », dit-il.

« Ces phénomènes ne devraient pas interpeller que l'école. Les familles, les communautés et le gouvernement ont aussi des responsabilités. »